

2024

AUTONOMIE. — SOLIDARITÉ. — JUSTICE.

Notre ennemi, c'est notre maître. (LA FONTAINE).

VERVIERS

LA LIBERTÉ

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

paraissant tous les quinze jours.

Belgique :

Un an fr. 1.50
Six mois » 0.75
Trois mois » 0.40

Extérieur :

Un an fr. 3.00
Six mois » 1.50
Trois mois » 0.75

Tout est véritablement commun entre amis.
PROVERBE GREC.

NI DIEU NI MAITRE

Assez de gouvernements! Place au peuple, à l'anarchie!
KROPOTKINE.

La substitution, dans les rapports humains, du libre contrat, perpétuellement révisable et résoluble, à la tutelle administrative et légale, à la discipline imposée, tel est notre idéal.

DÉCLARATION DES ANARCHISTES
AU PROCÈS DE LYON.

Lorsque l'excès de la souffrance vous inspire la résolution de recouvrer les droits dont vos oppresseurs vous ont dépouillés, ils vous accusent de troubler l'ordre, ils vous traitent de rebelles. Rebelles à qui? — Les rebelles, ce sont ceux qui se créent à nos dépens des privilèges iniques, qui, de ruse ou de force, parviennent à nous soumettre à leur domination; et quand le peuple brise cette domination, il ne trouble pas l'ordre, il le rétablit. F. LAMENNAIS.

La plus grande partie des frais de l'établissement social est destinée à défendre le riche contre le pauvre.
SISMONDI.

Qu'importe que je contribue à faire les lois, si elles m'enlèvent ma liberté!
H. SPENCER.

Voter, c'est s'avilir.

E. RECLUS.

ADMINISTRATION : 41, Rue de la Montagne, 41, VERVIERS

AVIS

Nous prévenons nos dépositaires et abonnés de la LIBERTÉ et du RÉVOLTÉ de régler le plus vite possible s'ils ne veulent éprouver aucun retard dans l'envoi des journaux.

A nos dépositaires et abonnés de France, prière de régler au RÉVOLTÉ.

LA REDACTION.

LA GUERRE DES BRAS CROISÉS

Sous ce titre, *Le Révolté* (N° 4) publie un article que nous engageons nos lecteurs de la *Liberté* à lire.

La grève des métallurgistes de Vierzou, après 8 mois de lutte pacifique et légale, comme disent les partisans du suffrage universel, après avoir vécu eux, leurs femmes et leurs enfants dans la misère; pendant 8 mois avoir fait appel aux gros sous des meurt-de-faim comme eux, se sont vus obligés de rentrer mornes et abattus dans leur bague et de subir toutes les conditions du patron, comme ceux d'Amerœur et de Soignies.

Ces grèves pacifiques leur serviront-elles de leçon? nous nous plaisons à l'espérer. Car tant qu'ils n'enverront pas les endormeurs se faire pendre ailleurs et qu'ils n'agiront pas révolutionnairement en supprimant ceux qui sont cause de leurs misères, les grèves seront toujours contre les travailleurs.

LES ANSEÈLE AU POUVOIR

On frémit quand on pense qu'un simple également peut suffire à faire naître l'insuccès de la prochaine révolution qui aura pour objectif l'émancipation de tous les êtres humains; oui, il est affreux de penser que la faiblesse des individus puisse amener un nouvel écrasement, puisse nous faire assister à une nouvelle révolution pour rire. Les souvenirs des massacres de mai 71 nous sont encore trop vivaces pour que nous ne songions à en empêcher le retour.

Aussi bien, tout nous porte à croire que la grosse partie de la masse plébéienne est encore dans un état trop profond d'ignorance pour qu'il nous soit permis de croire qu'en cet état moral elle pourrait avoir raison de toutes les intrigues auxquelles a recours la bourgeoisie apeurée quand le peuple veut enfoncer les portes du festin.

Il est incontestable que la bourgeoisie, jouissant en petit nombre des richesses sociales, à toute la science — sa situation l'exige — des moyens à employer pour faire plus ou moins

face aux caprices d'un peuple instruit selon sa manière de voir et de penser; et c'est, justement, parce qu'un grand nombre de prolétaires tiennent encore pour sacré tout ce que la bourgeoisie a trouvé pour consolider les bases de sa société inégalitaire que nous nous permettons de douter du succès révolutionnaire. Il est bien vrai que nous qui sommes le nombre, devons connaître la force, mais cette force qui vient de notre nombre n'est pas inébranlable puisqu'elle se détruit, grâce aux préjugés qui siègent dans les esprits de ceux qui luttent sans pouvoir s'en tendre sur le but à atteindre.

D'où vient donc cette différence de vue existant entre les travailleurs des différents milieux dans lesquels ils vivent. L'influence des milieux, cela existe en notre société égoïste; qui oserait le nier?

On est tous partisans du bonheur, et, si pour l'obtenir, on est en désaccord sur les moyens, c'est que, selon le milieu, on apprécie la situation. C'est ce qui fait, pour nous émanciper, que nous nous divisons pour suivre une voie différente avec des moyens différents. Ce que nous nous efforçons d'atteindre en écrivant cet article qui n'est qu'un complément des « Basiles » c'est un accord chez les travailleurs sur la raison de parcourir telle route pour aboutir à leur délivrance.

Les uns, on le sait, pour réduire la bourgeoisie à l'impuissance, ne veulent se servir que de moyens légaux et pacifiques, tandis que les autres veulent y arriver par l'emploi de moyens illégaux ou violents, c'est-à-dire révolutionnaires, et c'est à ces derniers que nous donnons pleinement raison. Disons pourquoi.

Celui qui n'a qu'une faible notion de la façon dont est constituée la société actuelle, sait concevoir que ceux qui profitent de sa mauvaise organisation, tiennent par intérêt personnel à éterniser leur situation d'oisifs. Et lorsque ceux qui ont des intérêts aussi colossaux à protéger le terrain qui leur est si fécond en revenus, n'est-il pas naïf de croire qu'on pourrait les rendre moins goulus et moins affameurs en se servant des moyens qu'ils nous donnent?

Sans relâche, les bourgeois continueront à faire la sourde oreille aux protestations de la foule affamée, pendant qu'ils organiseront quelque nouveau procédé repoussant et ignoble d'arbitraire pour tenter d'affaiblir l'opposition menaçante des mécontents au ventre vide, au cœur gonflé de dédain: le passé nous l'apprend, le présent nous le prouve.

Pensez donc, dès leur naissance ils ont profité de toutes les douceurs de la richesse; on leur a dit que ce dont ils jouissent est leur propriété; que la fortune est le fruit du travail, et que, par

conséquent, ceux qui n'ont rien, ne le doivent qu'à leur propre faute. Elevés dans ces sentiments anti-socialistes ils n'admettront jamais, au grand jamais, que leur richesse soit le fruit du vol, la résultante de la spoliation; et, rien de plus clair alors que pour leur enlever le superflu, qui cause la pénurie de subsistance chez le pauvre hère, il faut bien autre chose que des palliatifs. Ce qu'il faut pour faucher l'ivraie messieurs les spoliateurs en défendront légalement l'emploi au populo; nous tâcherons d'en convaincre les lecteurs.

Pour faire croire au bon peuple qu'il est libre et qu'il jouit tout comme les bourgeois de toute sorte de libertés, on a soin de lui octroyer quelques prétendus droits politiques dont les ventrus du banquet privé se rient à gorge déployée en les foulant au pied quand Jacques Bonhomme sait sérieusement s'en servir pour conquérir sa place au soleil. Pour faire faire l'enfant qui pleure, la mère lui donne quelque jouet qui fait sécher ses larmes; mais quand avec ce jouet il veut porter préjudice au ménage, elle s'empresse de le lui reprendre. La bourgeoisie agit de même pour calmer un peuple qui murmure, elle lui donne quelques droits — lisez jouets — qu'elle s'empresse aussi de reprendre quand elle veut, du jeu, passer à la bataille. On peut bien se dire socialiste et même jouer du socialisme, mais on ne peut, pour jouir du vrai socialisme, rien tenter de ce qui peut être préjudiciable à messieurs les esclavagistes, car aussitôt les armes du gouvernement ne seraient plus des objets de parade.

D'ailleurs on sait par les annales des régimes que les *haut-classés*, en tout temps, ont fait une résistance furieuse à toute opposition sérieuse de la part des *bas-classés* — les parias, les isolés — et de cela il faut conclure que l'Etat-ouvrier ne pourra s'imposer que par le fait révolutionnaire. (A suivre.)

A propos de LOHENGRIN

Paris, centre de lumière et d'intelligence (?), vient de nous donner un charmant spectacle de sa lumière et de son intelligence, (intelligence bourgeoise, cela s'entend).

Un chef-d'œuvre émérite, produit de la Poésie et de l'Art musical, réunis dans un même cerveau; chef-d'œuvre incontestable et sublime au plus haut degré, au-dessus de la fatuité bourgeoise et des imbéciles atteints de la folie du patriotisme, enfin, ne possédant que de l'art dans sa plus pure expression; eh bien! ce chef-d'œuvre a été hué, sifflé par une bande d'abrutis qui s'appellent *patriotes*.

Et ces patriotes qui regardent avec indifférence les misérables mourir de faim, qui s'enfuient des rassemblements où ce troupeau humain réclame du pain — et qui feraient, certes, acte de plus pur patriotisme en aidant les *meurt-de-faim* à chasser cet ennemi com-

mun : *La Bourgeoisie*, car notez que ce sont des ouvriers qui sont allés protester contre l'opéra Wagner — qui sait si ces *ouvriers-patriotes*, dans les moments de crises, lorsque le peuple descend dans la rue, ne font pas cause commune avec la police et n'aident pas à incarcérer leurs frères de misère. Et ces idiots, c'est véritablement leur nom, iront se faire casser la tête pour empêcher la représentation d'un opéra éclos de l'autre côté du Rhin. Ainsi, sur les murs de Paris, quelques drôles instigués par la société bourgeoise écriront ces lignes : « Il est défendu au génie d'entrer. »

Sois content, ô Deroulède, regarde ton œuvre, contemple ton succès, les barbares des anciens temps furent moins barbares que toi : ils laissèrent encore quelques monuments ; mais toi, avec l'aide de tes satellites, tu proscris tout ce qui déplaît à ton naturel chauvin. Qui sait ? Peut-être Rothschild t'a promis une remise importante sur le bénéfice qu'il retirera de la prochaine guerre franco-allemande ?

Voilà où nous en sommes avec la société bourgeoise qui nous régit. Chaque individu est obligé de végéter dans le coin de terre qui l'a fait naître, et cela existe non-seulement pour l'homme, mais pour tous les produits du sol, et même pour la pensée humaine qui doit rester encastrée entre les bornes-frontières ; car à chaque tentative que l'on fait pour franchir cet obstacle, un douanier bourru vient nous prendre au collet et nous force à réintégrer dans notre prison. Si c'est un chef-d'œuvre qui, pour nous reposer de nos travaux en nous donnant des sons mélodieux, traverse cette frontière, une certaine d'idiots protégés par le gouvernement atteints de dérouléisme au plus haut degré, et sur les crânes desquels un spécialiste reconnaîtrait les symptômes de la folie furieuse, viendront nous empêcher de jouir d'un spectacle harmonieux en croyant faire une belle farce au chef-d'œuvre, comme si l'art devait compter avec les bassesses bourgeoises.

Certes, les gros bourgeois s'en moqueront, ils iront le voir jouer à Bruxelles, à Munich ou à Bayreuth ; mais nous qui, petit à petit, économisons sur notre nécessaire pour pouvoir quelquefois nous procurer ces extases sublimes, nous en serons contraints à en simplement lire les affiches, l'annonçant dans telle ou telle ville.

Compagnons, cessons donc cette rivalité entre nation ; voyez à quelles fins nous mènent ces préjugés stupides ; laissons manifester les bourgeois — trop poltrons, ils seront peu nombreux, — montrons notre gros bon sens, et sachons pratiquer l'anarchie par les moyens possibles que nous laissent nos maîtres en criant : « Vive le cosmopolitisme. »

Nous extrayons l'article qu'on va lire du deuxième numéro de la *Révolution cosmopolite*, que nous avons annoncé précédemment :

LES JEUNES & LES VIEUX

Chaque parti, ou avancé ou réactionnaire, renferme dans son sein des *ultras* et des *citras*. Les communalistes, qui passent pour des énergumènes aux yeux des républicains bourgeois, ne sont ni plus ni moins que des rétrogrades aux yeux des anarchistes.

On marche vite en notre temps de vapeur et d'électricité : ceux qui, la veille encore, tenaient la tête du mouvement se voient distancés le lendemain. Ont-ils trahi ? Non, ils sont restés tels quels, ils ont oublié de marcher.

Les progrès, autant dire nuls dans l'ordre politico-social, ont été effrayants dans l'ordre idéologique. Nous ne sommes pas pour nous en plaindre.

D'un côté, donc, se trouvent les vétérans qui se sont bravement battus, mais qui, éloignés par l'exil ou emprisonnés dans leurs habitudes, sont demeurés étrangers au mouvement d'analyse sociale qui s'est produit depuis une dizaine d'années.

Pour eux, un morceau de calicot teint en rouge incarne toutes les revendications prolétariennes, toutes les espérances de l'humanité. Eh bien, ils se trompent, tous les chauvinismes sont haïssables, même le chauvinisme rouge.

La jeune génération se sent attirée vers un idéal communiste-anarchiste, utopie aujourd'hui, réalité demain ; elle sent le besoin de rompre avec les vieilles formules, de se débarrasser de ce qui est suranné, hommes et choses, comme on se débarrasse d'un vêtement devenu trop étroit.

La République aura été le grand événement du XVIII^e siècle, le socialisme celui du XIX^e : l'anarchie sera, à son tour, celui du XX^e siècle.

À ceux qui nous disent qu'il faut encore des

siècles pour amener le communisme et d'autres siècles pour amener l'anarchie, nous répondons qu'on ne peut comparer la durée des évolutions présentes et futures à la durée des évolutions passées.

Pour ne prendre qu'un exemple dans l'histoire des races européennes, combien de temps ont régné parmi elles le cannibalisme et l'immolation implacable des prisonniers de guerre ? — Des âges incalculables. Et l'esclavage, qui érige en système social a remplacé cette boucherie ? Quelques milliers d'années à peine. Et le servage qui, à son tour, s'est substitué à l'esclavage ? — Pas plus de mille ans. Et le prolétariat, successeur du servage, combien de temps aura-t-il duré ? — Juste un siècle.

On le voit, on va vite maintenant, on brûle les étapes ; on se rapproche du but avec la vitesse d'un corps lancé de haut qui, parcourant quatre mètres pendant la première seconde, en parcourt douze la seconde suivante.

CH. MALATO.

A L'ASSAUT !

Dimanche 4^{er} mai, le Parti dit Ouvrier avait organisé une conférence à l'Alhambra. Environ cent vingt-sept personnes (organiseurs compris) attestèrent du succès que donnent les noms de Volders et Rémy sur de grandes affiches rouges. À 11 3/4 heures, persuadés qu'ils avaient fait un four (malgré le great attraction Volders), l'état-major monte en scène et la séance est ouverte.

Certes, en France, les meneurs du Parti dit Ouvrier sont ridicules, mais jamais ils n'atteindront le suprême degré de Jocrisserie que montrent ceux qui prétendent nous diriger prochainement, c'est-à-dire après la révolution. C'était à se tordre de rire en voyant les poses de gens importants, que prenaient les fantoches qui avaient envahi la tribune.

L'honneur de la présidence était dû au père Picrau, exploiteur en sous-ordre, et qui prononça, en se rengorgeant, un speech auquel personne n'a pu rien comprendre. (On bâilla.)

Il donne la parole au sieur Rémy.

D'après lui, si les ouvriers s'associaient, ils seraient associés (!), car l'union fait la force (!!) et pour être unis il faut s'associer (!!!).

Les organisateurs n'ont rien compris à cette tirade, mais comme elle a été dite d'un ton théâtral, ils la soulignent par des applaudissements. Puis coopération.... association.... capitaux.... caisse de retraite... suffrage universel... et pendant une heure comme cela. Mais voici le clou de son discours :

« Voyez le bel exemple des Chevaliers du Travail et celui des Trades Unions ».

Ceci est au-dessus des forces d'un compagnon qui ne peut s'empêcher de dire :

« Les Chevaliers du Travail et les Trades Unions crèvent de faim et leurs chefs ont des indigestions ».

« D'accord, répond l'autre, mais ils luttent courageusement (!!!) ». Puis il s'empare sur l'impolitesse du compagnon qui l'a interrompu. Or, l'interruption étant une chose naturelle, impossible à empêcher, s'il y a eu impolitesse d'une part, il y a eu bêtise de l'autre de la reprocher. Mais au fait, il avait peut-être appris son... discours, et le fil en était coupé !

Or donc, les *Knifs of labor* luttent, mais que font donc alors les Chevaliers du Clair de lune en Irlande, quand la nuit venue, ils pendent les propriétaires et poignent les policiers ? Que font donc les nihilistes ? Et nos frères de mars 86, qui pillaient et incendiaient les châteaux de leurs maîtres ?

Oui, ceux-là luttèrent et luttent courageusement, MM. Rémy, Verrycken et C^o, mais les ouvriers qui suivent des pantins tels que vous et bien d'autres, ne luttent pas, ils servent votre ambition et non leurs intérêts. Comment, les Trades Unions, les *Knifs of labor* des lutteurs ! Allons donc, quand on lutte, on ne suit d'abord pas des Powderly à 600 francs par semaine, on ne réclame pas le suffrage universel ! Mais on jette partout son cri de haine, on vole, on pille, on massacre et on incendie quand on le peut,

on ne recule pas devant un massacre, mais on choisit toutes les occasions possibles et on se sert de *tous les moyens* pour détruire la propriété et l'autocratie et les remplacer par le communisme et la liberté. Voilà ce qu'on voulait vous dire au meeting de l'Alhambra.

Mais quand le compagnon a voulu prendre la parole après le sieur Rémy, le père Picrau lui a refusé et à sa demande pourquoi il la refusait, il répondit : Parce que je ne veux pas. — Pourquoi ? — Pour ça.

Devant cet acte d'autorité, une grande partie du public sortit.

Le père Picrau donna la parole au sieur Plumhans qui, comme d'habitude, mangea un curé à la tribune !

Puis le grand Verrycken (ex-anarchiste), soulevant de plus en plus le public, on leva cette fameuse séance en faisant un chaleureux appel aux adhérents à la société.

Le secrétaire ouvrit son livre, prit sa plume et... ô dérision ! la salle était vide ! Les adhérents s'étaient éclipsés, et les organisateurs, voulant quand même avoir du succès, crièrent : A bas les anarchistes ! Le soir, on joua un vaudeville, ce n'était pas si burlesque.

Mais revenons au refus de parole. Vous étiez dans votre logique en *imposant* vos idées. Seulement, compagnons, quand on nous empêchera d'exposer nos principes, nous serons dans la logique, comme les compagnons de Paris, Lyon et Bordeaux, en prenant d'assaut les tribunes où se pavanent les charlatans du suffrage universel.

Comment, dans tous nos meetings ou conférences, nous donnons la *plus grande liberté* de parole à ces ambitieux, et quand ils nous la refusent nous ne dirions rien !

Allons, du courage, et à la *prochaine* occasion, à l'assaut, à l'assaut au cri de : Vive l'Anarchie !

Nous venons de recevoir une lettre d'un membre expulsé de l'Association de la filature. L'abondance des matières nous oblige à la renvoyer au prochain numéro.

GERMINAL ! récit

Dans le champ noir des affamés,
Comme une plaie héréditaire,
Les grains que vous avez semés,
O ! bourgeois, vont sortir de terre.
La haine, cette fleur du mal,
Germe vivace en nos entrailles.

Il en sortira,
Ce qu'il pourra !

Hardi, les gars ! C'est Germinal
Qui fera pousser les semailles.

Tout ce qui vient des malheureux,
Leur amour même, vous tourmente,
Le coït de ces ventres creux,
Vous écœure et vous épouvante.
Que chaque accouplement brutal
Fasse un soldat, pour nos batailles.

Plus il en naîtra,
Mieux ça vaudra !

Hardi, les gars ! C'est Germinal
Qui fera pousser les semailles.

Quand les pauvres, les affamés
Martyrs en butte à la détresse,
Se seront enfin soulevés !
Réclamant leur part de richesse,
Au tronc du vieux monde inégal
L'on fera de larges entrailles.

Il en coulera,
Ce qu'il voudra !

Hardi, les gars ! C'est Germinal
Qui fera pousser les semailles !

Les forgerons et les mineurs,
Va-nu-pieds sortant de leurs bouges,
Seront de rudes moissonneurs
Lorsque viendra la moisson rouge
Pour changer l'ordre social
Il faut de vastes funérailles.

Plus on fauchera,
Mieux ça vaudra !

Hardi, les gars ! C'est Germinal
Qui fera pousser les semailles !

Tous les meurt-de-faim rassemblés
Se lèveront pour la révolte!
Serrés, nombreux comme les blés
Les fusils feront la récolte!
Mort aux repus du capital
Il faut égaliser les tailles.
Plus on en tuera,
Mieux ça ira!
Hardi, les gars! C'est Germinal
Qui fera pousser les semailles!

P. BATAIL.

RÉPONSE A JOCRISSE

Des principales réformes que réclament les pontifes du Parti Ouvrier, il y en a une qu'ils caressent particulièrement, ils veulent l'obtenir, coûte que coûte, et pour y arriver ils ne reculent pas devant les mensonges, pour mieux faire avaler la pilule à leurs lecteurs.

Le suffrage universel! voilà la clef... du pouvoir; aussi dans leurs discours, dans le plus petit de leurs articles, ils en parlent pour que le lecteur — sur lequel ils comptent pour l'obtenir — ne l'oublie pas.

Ainsi nous trouvons, dans l'*Avant-Garde*, organe du Parti Ouvrier, un article de M. Bertrand, où il est dit que des malheureux ont été condamnés à plusieurs francs d'amende pour avoir ramassé du bois mort. Et l'auteur de l'article prétend que dans les pays de république ça ne se passe pas ainsi: écoutez plutôt ce qu'il dit:

« En Suisse, pays de république et de suffrage universel, tous les habitants ont leur part de bois. Ils ont, en outre, le droit de faire paître leurs vaches sur les terres communales. En Suisse, pays de suffrage universel, les malheureux ont droit à l'assistance pécuniaire. On n'y voit pas de gens crevant de faim, n'ayant pas de domicile ».

On ne saurait être plus jésuite.

Voici, en opposition avec ce qu'on vient de lire, un extrait d'un journal bourgeois de notre ville:

S'il y a des misères en Belgique, nos voisins n'en sont pas non plus dépourvus.

Dans son intéressant récit de sa *deuxième excursion en Suisse*, publié par le *Journal des Soirées populaires*, M. K. Grün écrit ces lignes: « Lingern, une gentille agglomération de chalets, se trouve au pied de Brunig. D'aucuns prétendent qu'elle est bâtie sur l'emplacement d'un ancien lac desséché. A l'ouest, une belle cascade, le *Dundelsbach*, tombe de la hauteur.

« Mais n'est pas or tout ce qui brille, car plusieurs de nos, en examinant la localité de plus près, découvrent de tous côtés des tisserands en chambre, et ces malheureux ne gagnent qu'un franc par jour. Que dis-je? On nous signale une famille de deux personnes qui réussit à se faire, en tout, vingt francs par mois. »

Quelque triste que soit la position de certains de nos travailleurs industriels, nous ne croyons pas que l'enquête ait rien découvert d'aussi navrant que les faits constatés par les excursionnistes verviétois en Suisse — pays de république et de suffrage universel, pour le dire en passant. (*Union libérale*, de Verviers.)

On voit en Suisse des faits aussi scandaleux que ceux cités plus haut.

On voit en Suisse, pays de suffrage universel, des enfants nés de parents pauvres, être mis aux enchères parce que leurs parents sont trop pauvres pour les élever, et livrés souvent par ce fait à des brutes qui s'en servent comme des machines. On voit en Suisse, pays de suffrage universel, le canton de Vaud, un des plus riches en productions et où l'impôt progressif est établi, aussi malheureux que le canton de Genève.

La Suisse, pays de république, a fourni proportionnellement à la quantité d'habitants le plus gros contingent à l'émigration depuis une douzaine d'années. En Suisse on a vu des femmes travailler une semaine à tourner une machine à battre le blé, et toucher 80 centimes, ce qui fait 13 centimes par jour.

En Suisse enfin, ce pays de cocagne pour M. Bertrand et ses amis, on a livré, il y a quelques années, un homme politique russe, et dernièrement des Autrichiens, comme vient de faire

aussi notre gouvernement contre deux compagnons allemands.

Voilà ce que produit cette grande mystification qu'on appelle le suffrage universel. C'est peut-être enviable pour les ambitieux du Parti Ouvrier, mais pour nous, travailleurs, ça ne fait pas beaucoup, et quand des intéressés viennent nous louer les bienfaits de cette institution, nous avons le droit de leur dire: *taisez-vous, messieurs, vous mentez!*

Nous l'avons dit bien souvent: la forme du gouvernement n'influe pas sur la situation économique de la société. Donc, aucune réforme, aucune transformation politique ne saurait améliorer une situation qui ne doit son existence qu'à la division de la propriété. Que cette propriété devienne commune à tous, et du coup la misère est supprimée, et les gouvernements quel qu'ils soient deviennent inutiles. — Ils sont toujours nuisibles.

Dans l'*Avant-Garde*, nous voyons encore un article intitulé: *Les Charlatans*. Parions que le signataire, qui est Jean Volders, a fait sa biographie et celle de ses amis.

Nous lisons, dans le *Cri du Peuple* de Paris, de mercredi 20 avril, l'entre-filet suivant:

LA SUISSE ET BISMARCK

« On annonce que le gouvernement allemand vient d'adresser au Conseil fédéral suisse une circulaire par laquelle il l'invite à agir énergiquement contre les socialistes étrangers, et particulièrement les allemands, qui se trouvent sur son territoire.

« L'autorité fédérale n'a pas barguigné. Elle a immédiatement invité le gouvernement de Zurich à lui remettre la liste et les numéros de tous les journaux qui ont publié des articles « violents » contre l'empereur Guillaume, à l'occasion de son anniversaire. »

Ouvrez l'œil, travailleurs de tous pays, et vous verrez que tous les gouvernements se valent et se ressemblent; que c'est une nouvelle preuve, à côté de milliers d'autres, qu'entre eux il existe un accord de fer contre les travailleurs plus ou moins conscients de leurs droits. Oui, ouvrez l'œil, et vous verrez que c'est pour rire qu'on appelle la Suisse: « Libre Helvétie. »

MOUVEMENT SOCIAL

BELGIQUE

FRAMERIES. — Un ouvrier, travaillant au Charbonnage de Siphy, ayant été blessé par la chute d'une pierre, avait à recevoir ses journées de blessé pendant le courant d'incapacité de travail, ce qu'il réclama après quatre semaines au gamin qui a le titre de directeur. Celui-ci déclara qu'il ne pouvait le payer sans un certificat du docteur.

Que va faire maintenant le camarade? Il ira au Conseil de prud'hommes, mais certificat ou non il ne sera pas payé.

A nous, compagnons, de voir ce que nous avons à faire, relevons la tête, ne nous laissons plus conduire comme des bêtes de somme. C'est avec notre travail que les exploiters remplissent leurs coffres-forts, et ils s'entendent fort bien avec ceux du Conseil d'arbitrage, puisqu'ils offrent conciliation. Pas de conciliation possible avec ceux qui nous volent, et trouvons-nous prêts pour la grande lutte.

Vive la Révolution sociale! Vive l'Anarchie!
V. A.

PLOEGSTEERT. — Les saltimbanques politiques ont de nouveau fait grand tapage cette fois-ci à propos d'une distribution de vieux exemplaires du *Révolté*, de la *Révolte des affamés* et du *Forçat du Travail*, opérée le dimanche 1^{er} mai.

Les prolétaires ont remarqué clairement sans doute que les libéraux et catholiques n'ont fait qu'un groupe de gueulars pour tonner contre ces quelques anarchistes qui s'étaient permis de répandre dans cette petite population 350 feuilles incendiaires. — Gueulez, bourgeois, gueulez encore, si cela vous amuse, ça ne nous effraie

pas, ça nous fait rire et nous fait dire: « que votre règne touche à sa fin ».

FRANCE

ARMENTIÈRES. — Quelques centaines de « Chiens Opportunistes » ont été distribués gratuitement. Cette belle poésie révolutionnaire a jeté le désarroi dans le clan des opportuns en apprenant que les anarchistes mettaient les dieux ferrystes et les grands saints Waldeck-Rousseau au rang de ces animaux qui cherchent quelquefois leur nourriture dans la m... des coins obscurs.

Le directeur du tissage de toiles du Bondieu-sard Desplanques, connu universellement sous le nom de *longue triple*, a reçu, comme il le méritait, une bonne correction par un ouvrier tisseur à qui il refusa de laisser reprendre son travail parce qu'il s'était absenté quelque temps par suite d'une maladie assez grave. Bravo!.. Faire exécuter un petit rigodon, à coups de poing ou à coups de pied, aux exploiters ou à leurs plats valets c'est quelque chose qui est digne d'être applaudi.

RUSSIE

Le procès des révolutionnaires qui ont essayé de tuer Alexandre III le 13 mars dernier, a commencé le 27. On veut, cette fois-ci, rester dans les apparences de légalité et faire pendre légalement. Aussi le procès sera-t-il jugé devant la section spéciale du Sénat instituée pour les affaires politiques.

Les accusés sont au nombre de 15, et voici leurs noms: Vassili Ossipanoff, de Tomsk, 26 ans; Pakhom Andreyouchkine, 21 ans; Vassili Généraloff, 20 ans, fils de Cosaques de Kouban; Michel Kautcher, fils d'employé, 21 ans; Pierre Kargoun, gentilhomme de Pottava, 20 ans; Pierre Chevroff, fils de marchand, 23 ans; Alexandre Oulianoff, fils de conseiller privé, 23 ans; Joseph Loukachévitch, et Bronislav Pilsouthki, 20 ans, gentilshommes polonais; Titus Paskowski, pharmacien polonais, 27 ans; Stefan Volokoff, 21 ans; Michel Novorousskiy, bachelier de l'Académie de théologie; Anne Serdikova, maîtresse d'école, 27 ans; Marie Anamiina, docteur, 38 ans; Raissa Semidova, docteur, 22 ans.

Les 9 premiers sont étudiants de l'Université de Pétersbourg.

L'acte d'accusation dit que le 13 mars, 6 jeunes gens furent arrêtés sur la perspective Nevsky. Trois d'entre eux avaient des bombes qui étaient faites comme des livres. Elles étaient chargées de dynamite et de petits cubes en plomb, vidés à l'intérieur et remplis de strychnine. Chaque bombe avait deux cylindres (ce qui ferait supposer que c'étaient des bombes Kibaltchitch). La plus grande des bombes contenait 7 livres de dynamite (la livre russe est de 408 grammes) et 251 cubes empoisonnés; la seconde de 5 livres de dynamite et 207 cubes; la troisième, 3 livres de dynamite et 86 cubes.

La force d'explosion des bombes était très grande; elles auraient tout détruit dans leur sphère d'action; le rayon d'action pour cette quantité de dynamite était de 5 mètres seulement, tandis que les balles empoisonnées auraient été lancées à une distance de 25 mètres dans toutes les directions; la moindre blessure par une de ces balles entraînait la mort.

La plupart des accusés ont franchement dit leurs intentions. Ils voulaient tuer le tzar sur son chemin. Trois d'entre eux marchaient de chaque côté de la perspective Nevsky: deux armés de bombes et un éclaireur d'un côté de la rue; un armé d'une bombe et deux éclaireurs de l'autre côté. Les bombes devaient être jetées dans ou sous le traîneau du tzar.

Deux fois ils étaient sortis avant le 13: le 10 et le 12 mars, ils avaient déjà essayé de mettre leur plan à exécution; mais le tzar ne sortit pas ces deux jours.

Ce ne fut que le 10 que la police fut avertie par une dénonciation de la propriétaire du logement de deux des accusés. Lorsqu'on fit une perquisition dans ce logement, on n'y trouva rien.

Les accusés ont été transférés le 26 de la forteresse de Pierre et Paul dans la maison de détention de la rue Chpalernaya, à côté du palais de l'injustice.

L'attitude des révolutionnaires russes devant le tribunal a été excellente, au dire des journaux anglais. Oulianoff a fait preuve d'un courage et d'une intelligence hors ligne. C'est lui qui a fabriqué la dynamite, préparé les bombes. Il connaît son affaire, lui, et lorsqu'une discussion s'engage sur une question technique entre lui et l'expert chimiste, le général Fédoroff, le général finit par avouer qu'Oulianoff a raison.

Dans son discours final, Oulianoff dit que lui et ses camarades ne craignent pas la mort. Un homme honnête ne craint pas la mort, et il ne peut concevoir rien de plus sublime que de mourir pour le peuple. Il a fait ce qu'il a pu pour aider à la délivrance du peuple. Des centaines de jeunes gens le suivront, et finalement le tzar devra abandonner son système d'oppression.

Le discours a produit une impression profonde sur les juges, les avocats et les 8 ou 10 personnes représentant « le public ».

Quelle amère ironie ! Il paraît que Novorousski, licencié en théologie, était le protégé de Pobiédonostseff le ministre, âme de la réaction. Pobiédonostseff invitait le jeune homme à ses dîners et lui prédisait une carrière brillante. Il ne s'est pas trompé.

Pilsutski est fils d'un riche propriétaire de Wilna, maréchal de la noblesse. Ossipanoff, natif de Tomsk en Sibérie, a dit franchement leur fait aux juges en les traitant comme ils le méritaient.

Voilà tout ce qu'on sait, en attendant, du procès. Le tribunal a condamné tous les accusés à mort, en demandant au tzar la commutation de la peine pour 8 accusés et accusées.

LA TRIQUE VERVIÉTOISE

Dans le numéro 15 de la *Liberté*, nous avons relaté la grève qui a éclaté dans le bague Petit frères. Le promoteur de cette grève est un ancien renégat de l'Internationale, un sieur Byon, aujourd'hui maître-fleur. Beaucoup croyaient qu'il devait cette place à ses capacités ; c'est tout le contraire, il ne la doit que parce qu'il est aussi bas et aussi hypocrite avec les patrons qu'il est brutal et lâche avec les ouvriers. Les faits qui suivent vous en donneront un aperçu :

Le jour où survint la grève, un ouvrier fileur de la fabrique s'était rendu dans un coin isolé de l'immeuble pour y faire son repas de midi, quand tout à coup, furieux, le maître-fleur Byon apparut, alla droit à lui et lui demanda s'il ne faisait pas marcher ses moulins ? Sur cette demande, le dit ouvrier fileur répondit qu'il devait, avant de commencer à travailler, attendre ses compagnons de travail et en même temps connaître la réponse du patron à propos de la requête, à lui présentée, par les ouvriers fileurs.

Sur cette réponse, le garde-chiourme lui enjoignit brutalement de mettre la main à l'œuvre, ce à quoi l'ouvrier fileur refusa nettement. Alors le maître-fleur lui dit de partir. — Bien, je partirai, répondit le fileur. — Oui, reprit Byon, tu n'as qu'à aller faire enrager.

C'est pourquoi, concernant la baisse de salaire, ce n'est autre que lui qui en est la cause, parce qu'il avait assuré à l'un des patrons que les ouvriers gagneraient encore assez malgré la baisse de 18 p. c.

Ceci est une preuve que si petite parcelle d'autorité qu'on cède à son semblable il est tenté d'en abuser et de s'en servir pour son ambition.

Un fait qui démontre encore une fois de plus la rapacité des bourgeois c'est le suivant : Un pauvre vieux, habitant rue des Fabriques, 21, ayant demandé à son propriétaire de pouvoir partir avant le 1^{er} mai, celui-ci lui accorda. Mais n'ayant pas pour payer son terme, — puisqu'il y avait plusieurs semaines qu'il ne travaillait pas — et voulant partir à son nouveau local quand même, le propriétaire *Croufer* prit un bâton et en frappa, à coups redoublés, ce pauvre vieux qui, certainement, n'était pas de force à lui répondre ; en outre, il lui a encore volé une partie de ses meubles pour paiement, dit-il.

Quand donc, travailleurs, comprendrez-vous que lorsqu'un bourgeois veut vous faire payer pour un local, c'est avec autre chose que de

l'argent que vous devez le faire. Arrière donc tous les préjugés et logez-vous où vous trouvez place et surtout sans aucune rétribution à qui que ce soit, car la propriété appartient à tous et non à quelques-uns.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la trique Domken, Lambertz, ainsi que le bague Henrion.

ENTRE MINEURS

Louis. — Tiens, bonjour André, quelle joie de te voir, est-il vrai que tu travailles à Anzin ?

André. — Parbleu, oui, tu sais que quand le gérant de Houssu m'a renvoyé, je n'ai pu me replacer parce qu'il avait écrit à tous ses pareils de ne plus me donner d'ouvrage, c'est pourquoi j'ai dû aller en France.

Louis. — C'est égal, vous avez de la chance vous autres, vous êtes dans le bon et beau pays de république et de suffrage universel dont Defuisseaux nous parle dans le *Combat*, tandis que nous crevons de faim ici.

André. — Laissons le bon et beau pays de côté un instant, nous en parlerons tout à l'heure, en attendant, dis-moi un peu où vous en êtes avec le mouvement ouvrier.

Louis. — Où nous en sommes, dis-tu : Eh bien, nous en sommes que le Conseil général, et tous ceux qui sont avec eux, ne sont que des brigands ! Oui André, des brigands, car après nous avoir escroqué nos gros sous, ils ont réduit nos frères carriers de Soignies, ainsi que les mineurs d'Amercéeur, à la plus noire misère. Mais cette fois nous avons vu clair, nous les avons condamnés et ils seront exécutés, car Defuisseaux va faire un autre parti et avant trois mois la grève générale aura éclaté et nous verrons ceux qui seront les maîtres.

André. — Les maîtres, dis-tu, crois-tu que les crève-de-faim viendront à bout des millionnaires par ce moyen ? Pour moi, je ne suis pas de ton avis.

Louis. — Voyons un peu ton avis, car tu m'as déjà prédit tant de choses qui sont arrivées que je voudrais bien savoir ton idée là-dessus.

André. — Ne viens-tu pas de me dire que vous êtes séparés des Bruxellois et des Gantois ?

Louis. — Rien n'est plus vrai.

André. — Eh bien ! Louis, sache ceci, que si vous faites la grève générale des charbonniers, ils feront tout leur possible pour vous faire succomber.

Louis. — Je le sais, mais rien ne nous arrêtera et quand il n'y aura plus de charbon il faudra bien que les flamands se mettent avec nous.

André. — Tout cela est vrai, excepté que ça ne se passera pas si facilement. Comme vous n'avez pas de millions, comment soutiendrez-vous la grève ?

Louis. — D'ici à trois mois il y aura à manger sur les champs, nous en prendrons.

André. — Justement, nous y voilà : Vous allez par exemple vous mettre en grève dans deux mois, et comme toujours on fera des cortèges, des manifestations, et quand vous aurez faim vous prendrez dans les champs.

Louis. — Juste, André, voilà comment on fera.

André. — Et les troupes, la garde-civique et les gendarmes, à qui vous aurez donné le temps de venir, vous mitrailleront, vous n'y songez pas ?

Louis. — Ah ! si, j'y pense, mais nous riposterons, nous ne reculerons pas.

André. — Et c'est un soldat qui dit cela ! Ne savez-vous pas que si vous donnez le temps aux bourgeois de lancer des troupes, avec les armes actuelles si perfectionnées, on peut nous massacrer à un kilomètre de distance.

Louis. — Tu as raison, ce serait se faire massacrer inutilement ; mais aussi comment éviter cette chose ? Nous ne pouvons toujours rester esclaves de nos maîtres !

André. — Supposons que demain la grève éclate, ce sera sûrement le matin ; eh bien, au lieu de retourner chez vous, vous allez watriner les gérants, et tous les fonctionnaires, la lutte a été trop longtemps enfant du peuple contre enfant du peuple, ils lutteront maintenant contre

les bourgeois et s'empareront des usines, de la mine et du sol.

Louis. — Tu as raison, il faut que quand la troupe arrive la besogne soit faite : que tous les voleurs soient supprimés.

André. — Je vois que tu m'as compris, et cela prouve que tu ne réclameras plus le suffrage universel, car si demain nous l'avions, les bourgeois ne feraient plus qu'un seul parti, et avec leurs millions ils achèteraient encore les trois quarts des travailleurs.

Louis. — Bravo, André, vous m'avez ouvert les yeux, et vous verrez qu'avant trois mois d'ici nous aurons fait aux Anseels, Volders et C^{ie}, ainsi qu'aux bourgeois, ce que les renards font aux poules dans les poulaillers. Vous m'avez fait voir clair, car en France, où l'on a le suffrage universel, on crève de faim aussi bien qu'ailleurs. Ceux qui cherchent à avoir une timbale électorale sont des bandits, des traîtres aujourd'hui, et je crie avec vous : *La Révolution immédiate et vive l'Anarchie !*

CORRESPONDANCES

Il y a une quinzaine de jours, des visites domiciliaires ont été faites à différents endroits, chez des compagnons de Verviers et Dison, dans le but d'arrêter un de nos amis expulsé depuis l'année dernière.

Naturellement, ces visites n'ont pas abouti, puisque notre ami habite depuis ce temps la Suisse ; c'est du moins ce que nous pensons, puisqu'il n'a plus eu aucune relation avec nous depuis son expulsion.

Décidément, on aurait bien tort d'avoir peur des policiers, puisque sur une simple dénonciation anonyme ils s'occupent encore de l'ombre d'un anarchiste.

Les compagnons du journal *l'Avant-Garde Cosmopolite*, 64, rue Soudary, Paris, prient les détenteurs de listes de souscription de les faire parvenir dans le plus bref délai. *L'Avant-Garde* doit paraître le 24 mai.

Seraing. — Dimanche 15 mai, MEETING CONTRADICTOIRE, organisé par le Parti ouvrier, salle Dourey, rue Morchamps, à 2 h. précises. ORDRE DU JOUR : *La Société au lendemain de la Révolution*. Orateurs : Smeet et C. Demblon.

Petite Correspondance

P. G., Bruxelles. — Votre article passera au prochain N^o; votre remarque est très juste.

A. R., Bruxelles. — Vous pouvez envoyer, nous insérerons avec plaisir.

Seraing. — Le fouet passera au prochain N^o, reçu trop tard.

Louvière. — N'insérons pas de lettres anonymes.

Le compagnon LAUZE nous prie de faire connaître à nos amis que son adresse est à poste restante à Cette (Hérault).

D., Roubaix. — Avez les N^{os} demandés ; réglez tous les jours au *Révolté*.

X. Z., Paris. — Rien reçu ici depuis la lettre d'un franc d'affranchissement. Ne pas écrire si ce n'est pas fait avant d'avoir reçu une nouvelle adresse.

Freiheit, à Londres. — N'avons pas reçu les N^{os} 14, 16 et 17 (?).

International Arbeiter Verein, à Berne. — Avez-vous reçu notre réponse à votre lettre ?

Lucas. — Avons reçu lettre et timbres.

SOUSCRIPTIONS

en faveur de *La Liberté*

A. R., Bruxelles,	fr. 1.00
J. H., Frameries,	» 1.80
Plœgsteers et Armentières. Liste N ^o 8,	» 1.50
Paris, le groupe Italien <i>l'Intransigeant</i> ,	» 3.00

Pour les familles Wagener et Rutters

Collecte faite à une soirée de famille, à Ensival,	fr. 2.50
Excédant d'un montage de lames, chez Domkem,	fr. 0.50
F. P., Bruxelles,	fr. 5.00

ERRATA : Par suite d'une faute d'impression, le troisième vers du refrain de la chanson « Les Rentes du Vieillard » est un non-sens, c'est : *En cet état, grand honneur à qui tue* qu'il faut lire.

Nos lecteurs auront, sans doute, remarqué cette erreur et en auront fait la correction.